

عنوان المحاضرة: قصيدة البحيرة
المادة الدراسية: الشعر
المرحلة الدراسية: الثالثة
مدرس المادة: أ.م. احمد حسن جرجيس
العام الدراسي: 2025-2026



جامعة الموصل
كلية الآداب
القسم: اللغة الفرنسية

Le lac

Alphonse de Lamartine

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour ?

Ô lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir !

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés,
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence ;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence

Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre

Du rivage charmé frappèrent les échos :

Le flot fût attentif, et la voix qui m'est chère

Laissa tomber ces mots :

« Ô temps ! suspends ton vol, et vous, heures propices !

Suspendez votre cours :

Laissez-nous savourer les rapides délices

Des plus beaux de nos jours !

« Assez de malheureux ici-bas vous implorent,

Coulez, coulez pour eux ;

Prenez avec leurs jours les soins qui le dévorent,

Oubliez les heureux.

« Mais je demande en vain quelques moments encore,

Le temps m'échappe et fuit ;

Je dis à cette nuit : Sois plus lente ; et l'aurore

Va dissiper la nuit.

« Aimons donc, aimons donc ! de l'heure fugitive,

Hâtons-nous, jouissons !

L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive ;

Il coule, et nous passons ! »

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours de malheur ?

Eh quoi ! n'en pourrions-nous fixer au moins la trace ?
Quoi ! passés pour jamais ! quoi ! tout entiers perdus !
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Ne nous les rendra plus !

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez ?
Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez ?

Ô lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure !
Vous, que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir !

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes rians coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages,
Qui pendent sur tes eaux.

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés.

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : Ils ont aimé !

Le Lac est le dixième poème du recueil *Les Méditations poétiques* de **Alphonse de Lamartine**, publié en 1820. Ce recueil contient 24 poèmes. La forme du poème est classique : il est composé de quatrains d'alexandrins coupés à l'hémistiche. Ce rythme régulier crée une harmonie calme, adaptée à l'expression des sentiments du poète.

Aujourd'hui encore, **Le Lac** est considéré comme un poème majeur de la poésie romantique. Il est inspiré de l'histoire d'amour entre Lamartine et Julie Charles, une femme mariée et gravement malade, morte en 1817. Après sa mort, le poète revient seul dans les lieux qu'ils avaient visités ensemble.

I – Le constat douloureux de la fuite du temps

A – Le temps : un motif obsessionnel

Le **temps** est le thème principal du poème. Il est **omniprésent** et **obsède** le poète. **et de la**

durée : « *toujours* », « *nuit* » (v. 2, 31, 32, 51) « *éternelle* » (v. 2), « *jamais* », « *âges* », « *jour* » (v. 3-4), « *l'année* », « *à peine* » (v. 5), « *Un soir* » (v. 13), « *temps* » (v. 21, 30, 37, 43, 50), « *heures* », « *rapides* », « *jours* » (v. 21 à 24), « *moments* », « *encore* », « *plus lente* », « *l'aurore* » (v. 29-31), « *l'heure fugitive* » (v. 33), « *Éternité* », « *passé* » (v. 45).

Elle est renforcée par les références au **cycle des jours** qui soulève implicitement

l'angoisse obsessionnelle du poète face au **temps qui passe** : « *nuit* » (v. 2),

« *jour* » (v. 4), « *heures* » (v. 21), « *jours* » (v. 24), « *nuit* », « *aurora* » (v. 31),

« *âges* » (v. 3), « *moments* » (v. 29, 37), « *Éternité* » (v. 45).

Le motif de la **fuite** du temps est **accentué** par la **métaphore filée de l'eau** :

« *l'océan des âges* » (v. 3), « *suspendez votre cours* » (v. 22), « *coulez, coulez pour*

eux » (v. 26), « *le temps n'a point de rive / Il coule* » (v. 35-36), **et de l'oiseau** : « *O temps ! suspends ton vol* » (v. 21), « *que ces moments d'ivresse [...] / S'envolent loin de nous* » (v. 37-39). Ces deux métaphores mettent en valeur le caractère **insaisissable** du temps qui échappe à ceux qui veulent le retenir.

En outre, l'**allitération en « l »** présente tout au long du poème **fait entendre l'écoulement continu du temps** : « *éternelle* » (v. 2), « *l'océan* » (v. 3), « *l'ancre* », « *seul* » (v. 4), « *lac* », « *l'année* », « *flots* », « *seul* » (v. 5 à 7), « *leurs flancs* », « *l'écume* » (v. 10-11), « *silence* », « *au loin, sur l'onde et sous les cieux* » (v. 13-14), « *flots* » (v. 16), « *Le flot* », « *Laissa* » (v. 19-20), « *vol* », « *Laissez-nous* », « *les rapides délices* », « *plus beaux* » (v. 21 à 24), « *malheureux* », « *implorent* », « *coulez, coulez* », « *leurs jours, les soins qui les dévorent* », « *Oubliez les heureux* » (v. 25-28), « *plus lente, l'aurore* » (v. 31), « *jaloux* », « *l'amour à longs flots* », « *S'envolent loin* », « *les jours de malheur* » (v. 37-40), « *Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface / De ses molles clartés* » (v. 59-60).

Le temps est également **l'un des destinataires** du poème.

Il est **interpellé** à plusieurs reprises, notamment par une **apostrophe** (« *O temps ! suspends ton vol* », « *et vous, heures propices !* » (v. 21)) et **personnifié** (« *Temps jaloux* » (v. 37), « *Parlez* » (v. 45-47)). Il apparaît comme **un personnage affamé**, qui avale tout rond les instants que le poète aimerait savourer : « *Laissez-nous savourer les rapides délices* » (v. 23) // « *Que faites-vous des jours que vous engloutissez ?* » (v. 46).

B – Un temps qui s'accélère

Lamartine met en relief le **caractère éphémère** des instants de bonheur, toujours trop courts.

Cette **rapidité** du temps qui passe transparaît à travers le **double champ lexical de la vitesse et de la fuite** : « *rapides* » (v. 23), « *m'échappe et fuit* » (v. 30), « *plus lente* » (v. 31), « *fugitive* » (v. 33), « *vitesse* » (v. 39).

L'**accélération du temps** est également **perceptible dans le rythme** du poème, à travers les multiples **enjambements** d'un vers à l'autre, généralement en fin de strophe (v. 7-8, 11-12, 15-16, 17-18, 23-24, 31-32, 39-40, 47-48, v. 55-56, 59-60).

Il y a par ailleurs une **opposition** entre la durée du temps – qui est éternel – et la brièveté des moments heureux.

Ainsi, l'**imparfait** insiste sur la **durée** des actions (« *Tu mugissais* », « *tu te brisais* », « *le vent jetait* », « *nous voguions* », « *on n'entendait* », « *frappaient* », v.9 à 15) et le **passé simple** retranscrit la **brièveté** des moments vécus (« *frappèrent* », « *Laissa tomber* », « *qui les donna* », v. 18-20 et 43).

Cette **dualité** se retrouve dans le rythme du poème. Le **rythme ample** des **alexandrins** contraste avec la **brièveté** des **hexasyllabes** (vers de 6 syllabes). Cette **alternance** d'alexandrins et d'hexasyllabes met en relief le **paradoxe** du temps : infini et éternel, il est pourtant toujours trop court pour l'homme qui veut jouir de la vie.

Les **changements de rythme** traduisent également les **caprices du temps**. Ainsi, au sein même des alexandrins, les **coupes** sont très **variables**, soulignant les changements intempestifs du temps :

♦ v.13 « Un soir, t'en souvient-il, nous voguions en silence » **(2/4/6)** ♦ v.21 : « Ô temps, suspends ton vol, et vous, heures propices » **(2/4/2/4)** ♦ v.33 : « Aimons donc, aimons donc ! de l'heure fugitive ! » **(3/3/6)**. Ici, la **diérèse** sur le « i » de « **jouissons** » (à prononcer jou-i-soons et non joui-ssons) traduit encore le désir vain du poète d'**étirer le temps**.

C – Impuissance de l'homme face au temps

L'homme est représenté à travers la **métaphore du navigateur** : « *poussés vers de nouveaux rivages* », « *emportés sans retour* », « *sur l'océan des âges* », « *jeter l'ancre* » (v. 1 à 4), « *nous voguions* » (v. 13), « *L'homme n'a point de port* » (v.35).

C'est un navigateur qui **ne maîtrise pas** les flots du temps qui l'emportent et qui en **subit** le passage : « *Il coule, et nous passons !* » (v. 36).

Cette **impuissance** est accentuée par l'emploi des **participes passés** au sens passif: « *poussés* », « *emportés* » (v. 1-2), « *chérés* » (v. 6), « *déchirés* » (v. 10), « *adorés* » (v. 12), « *passés pour jamais* », « *perdus* » (v. 42), « *répétés* » (v. 58).

Cette impuissance est source de **souffrance**, comme en témoignent les nombreuses **phrases exclamatives** (v. 7, 8, 21, 24, 33, 34, 36, 42, 44, 49, 52, 64).

Quant aux **phrases interro-négatives**, elles **soulignent** le désespoir du poète : « *Ne pourrions-nous jamais sur l'océan des âges/Jeter l'ancre un seul jour ?* » (v.3-4), « *n'en pourrions-nous fixer au moins la trace ?* » (v. 41).

Transition : Face à la fuite inéluctable du temps, seule **la nature** parvient à garder les traces des souvenirs et jours heureux.

II – La supériorité de la nature

A – La personnification de la nature

Tout comme le temps, la **nature** est **omniprésente**. Elle est **représentée** à travers la majorité des **éléments** :

♦ **L'air** : « le vent » (v. 11 et 61), « les cieux » (v. 14), « orages » (v. 53), « le zéphyr » (v. 57), « l'astre » (v. 59), « air » (v. 62)

♦ **La terre** : « rivages » (v. 1), « pierre » (v. 7), « roches » (v. 9), « la terre » (v.17), « rochers », « grottes », « forêt » (v. 49), « coteaux », « sapins », « rocs » (v.54-55), « roseau » (v. 61)

♦ **L'eau** : « l'océan » (v. 3), « lac » (v. 5, 49, 54), « flots » (v. 6, 16, 19, 38), « l'écume » (v. 11), « l'onde » (v. 14), « coulez » (v. 26), « eaux » (v. 56).

La nature s'anime et est humanisée par le poète qui lui attribue des qualités humaines : « *Regarde !* » (v. 7), « *t'en souvient-il ?* » (v. 13), « *Le flot fut attentif* » (v. 19), « *riants coteaux* » (v. 54), « *le zéphyr qui frémit* » (v. 57), « *le vent qui gémit, le roseau qui soupire* » (v. 61).

Cette personnification de la nature n'est pas le fruit du hasard : elle permet à Lamartine d'exprimer ses sentiments. En effet, on observe une correspondance entre les sentiments du poète et le paysage décrit.

Cette correspondance apparaît clairement dans la dernière strophe : « *Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire...* » (v. 61 à 64).

B – Le lac : lieu du souvenir heureux

Le lac est avant tout un lieu de souvenir.

C'est en effet près du lac que le poète a vécu ses plus heureux moments avec la femme aimée, ce qui ressort de l'emploi du superlatif (« *Des plus beaux de nos jours* », v. 24) et du champ lexical de la joie et du bonheur : « *moments d'ivresse* », « *jouissons* » (v. 34), « *bonheur* » (v. 37-38), « *ces extases sublimes* » (v. 47).

Notons que la femme n'est nommée et présentée qu'à travers une périphrase et une synecdoque : « *la voix qui m'est chère* » (v. 19). Elle est au moment de l'écriture entre vie et mort, présence et absence.

On trouve d'ailleurs un bref champ lexical de la séparation et de la mort qui s'oppose à celui de l'éternité : « *brisais* », « *déchirés* » (v. 10), « *néant* » (v. 45), « *embaumé* » (v. 62) // « *toujours* », « *éternelle* » (v. 1-2), « *Éternité* » (v. 45).

De plus, le poète la fait parler au discours direct de la sixième à la neuvième strophe, comme pour la garder en vie et maintenir sa présence à travers le souvenir et le langage poétique.

Le lac, gardien du souvenir des amants, se situe également entre passé et présent. Il y a ainsi une coïncidence entre les deux temporalités grâce au souvenir : « *je viens seul m'asseoir sur cette pierre/Où tu la vis s'asseoir* » (v. 7-8).

Cette correspondance est aussi marquée par l'emploi du passé composé, qui relie passé et présent : « *l'année à peine a fini sa carrière* » (v. 5), « *Tout dise : Ils ont aimé !* » (v. 64).

C – Le pouvoir de la nature

La nature apparaît comme toute-puissante, à la fois supérieure à l'homme et au temps.

En effet, seule la nature ne subit pas les effets du temps et garde intact le souvenir que le temps et la mémoire de l'homme effacent : « *O lac! Rochers muets! grottes! forêt obscure !/Vous, que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,/Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,/Au moins le souvenir !* » (v. 49-52).

On trouve ainsi dans le poème une opposition entre le champ lexical du souvenir et celui de l'oubli : « *revoir* » (v. 6), « *souvient* » (v. 13), « *trace* » (v. 41), « *souvenir* » (v. 52) // « *oubliez* » (v. 28), « *dissiper* » (v. 32), « *efface* » (v. 43).

Ce que le temps efface, la nature le garde en vie grâce au souvenir qui demeure dans le moindre aspect du paysage.

Cette idée est soulignée dans les trois dernières strophes à travers les multiples anaphores : « *Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,/Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,/Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages* » (v. 53-55), « *Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,/Dans les bruits de tes bords répétés,/Dans l'astre au front d'argent* » (v. 57-59), « *Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,/Que les parfums légers de ton air embaumé,/Que tout ce qu'on entend, l'on voit où l'on respire,/Tout dise : Ils ont aimé !* » (v. 61-64).

Les répétitions et anaphores présentes tout au long du poème, ainsi que le vocatif, confèrent au poème un style incantatoire.

En invoquant le pouvoir de la nature et du langage poétique, le poète espère ainsi lutter contre le temps et garder une trace vive de ses souvenirs avec sa défunte amante.